

## CHAPITRE PREMIER

### Le premier magnum

#### I

L'an de grâce 1902 touchait à sa fin, et Delhi, l'ancienne capitale de l'Empire mogol, fourmillait d'étrangers venus de toutes parts, pour assister au *Great Durbar*, au cours duquel devait être solennellement proclamée l'ascension au trône du premier Empereur des Indes<sup>1</sup>. Au nord de la ville, par-delà les rempart historiques, un nouveau Delhi, trois fois plus étendu et mille fois plus merveilleux encore que l'antique cité, avait surgi du sol en quelques semaines ; un Delhi composé de milliers de tentes somptueuses, qui se dressaient dans l'immensité de la plaine, une ville dont un coureur rapide n'aurait pu faire le tour en moins de sept ou huit heures.

Jour après jour, et pendant des semaines entières, le sol avait tressailli sous le pas alourdi des éléphants, sous le galop léger des chevaux d'escorte ; les nuits mêmes en avaient été troublées. Suivant l'ordre prescrit, et sur l'emplacement désigné à chacun, les camps des différents princes indigènes s'étaient élevés un à un ; puis des salves avaient annoncé l'arrivée splendide des rajahs et des maharajahs, hautains, envieux les un des autres, jaloux de leurs prérogatives. Aussi ces salves étaient-elles réglées selon la plus stricte des étiquettes : les trois grands princes natifs étant salués par vingt et un coups de canon, les autres, suivant leur importance et leurs noblesses, par dix-neuf, dix-sept, quinze, treize, onze et neuf coups.

Et là, sous ces tentes de soie, dont la brise berçait les portières brodées, dormaient, en pierres précieuses, en bijoux d'or et d'ivoire, des sommes fabuleuses, de quoi payer la rançon des plus riches monarques. En nulle autre contrée du globe on n'aurait pu trouver pareil amas de richesses en tout genre. À peignées, à boisseaux pleins, ruisselaient diamants, émeraudes, rubis et perles, chacun serti dans l'or le plus fin, chacun pure merveille à soi seul. Les moindres d'entre les rajahs, les plus ignorés des princes avaient, pour s'en parer, apporté des pierreries dont l'eau, dont la splendeur, dépassaient cent fois celle des bijoux royaux les plus célèbres en Europe.

De tous ces bijoux, le plus remarquable, le plus renommé à tout le moins dans l'Inde entière, était, sans doute, l'Œil du Deccan, le merveilleux diamant vert qui appartenait au rajah de Goona. Aussi bien, comme eau, comme éclat, n'aurait-on pas pu trouver son égal, en cette collection de pierres précieuses unique au monde, pourtant rassemblée en ce moment sous les remparts de Delhi. Il y tenait parmi les gemmes un rang bien plus élevé que celui qu'occupait parmi les princes le rajah, qui en était le propriétaire envié et qui était classé, lui, à l'arrière-ban dans la hiérarchie nobiliaire de l'Inde.

L'Œil du Deccan était le plus ancien des noms de ce joyau, celui qu'il portait autrefois et qu'on avait modifié, depuis quelque cinquante ans, en l'appellation plus communément répandue d'Œil de Goona. Il était célèbre tout ensemble pour sa couleur, ses dimensions et son histoire.

Les diamants verts sont parmi les plus recherchés et les plus rares des diamants teintés, et celui-ci était non seulement d'une teinte smaragdine exceptionnelle, et sans l'ombre d'un jardinage, mais encore d'une grosseur anormale : il pesait presque trois fois le nombre de carats du célèbre diamant vert pâle de Dresde et la nuance de ses feux était incomparablement plus riche.

Personne ne savait, personne n'aurait pu dire à quelle époque lointaine avait été extraite de la mine cette pierre à nulle autre pareille qui, depuis bientôt dix siècles, suscitait l'admiration et l'envie de tous les monarques et de tous les potentats de l'Inde.

Trahisons, attentat de tout genre, vols, meurtres, luttes, guerres, incendies et pillages l'avaient fait passer par bien des mains avant qu'il vînt échouer, somptueuse épave, dans les coffres d'Akbar le Grand<sup>2</sup>, où il était demeuré jusqu'à la mort d'Aurung Saba, dernier descendant de la race d'Akbar. Puis, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à la chute de la dynastie akbarienne, et au milieu des troubles qui avaient suivi cet

---

<sup>1</sup> Il s'agissait d'Edward VII (1841-1910), qui succédait à sa mère la reine Victoria. Il était représenté lors de cette cérémonie par son frère le prince Arthur (1850-1942).

<sup>2</sup> Empereur moghol (1542-1605).

événement, l'Œil du Deccan avait disparu. Il n'avait fait sa réapparition qu'à l'époque de l'institution définitive de l'Empire indo-britannique, cette fois en la possession du premier rajah de Goona, l'aïeul de celui qui était venu à Delhi pour y faire foi et hommage au nouvel Empereur des Indes, en la personne de son représentant, le vice-roi<sup>3</sup>.

Chacun des jours de ces dernières semaines de l'année avait marqué l'arrivée de quelque cortège nouveau : bannières au vent et précédés de musiques guerrières, l'un après l'autre, tous les princes de l'immense Empire avaient fait entrée solennelle à Delhi. Puis, comme le bruit des fanfares s'était éteint, comme tous se recueillaient dans l'attente de la grande cérémonie, certaine nuit froide et claire, des appels, des clameurs, le bruit d'une lutte avaient soudain déchiré le silence du camp.

Le tumulte n'avait duré que quelques instants ; mais à peine s'était-il apaisé qu'une étrange rumeur se répandait de toutes parts : un voleur, affirmait-on, s'était introduit dans la tente même du rajah de Goona et, au moment où il cherchait à s'esquiver, il avait été abattu d'un coup de hache par le Premier ministre du prince.

Le matin venu, on en apprit plus long. Le voleur était mort sans avoir proféré une seule parole ; son cadavre, frotté d'huile des pieds à la tête et complètement nu, avait été presque aussitôt identifié : c'était un escroc de profession bien connu, appartenant à une famille qui ne vivait que de larcins. Il avait profité du sommeil du rajah et de ses gardes pour se faufiler au milieu de la nuit dans la tente princière, s'était emparé de l'objet qu'il était venu chercher, et il prenait déjà la fuite, lorsque Mehta Singh, le Premier ministre, l'avait surpris et, d'un seul coup de hache, avait mis fin à ses méfaits. Le butin qu'il emportait, et que l'on retrouva dans sa main crispée, n'était autre que l'Œil de Goona, le fameux diamant.

Cette dernière nouvelle mit tout le camp en émoi. L'audace du malfaiteur était surprenante, mais bien plus surprenant encore était le fait qu'après avoir pu pénétrer dans la tente du rajah, à l'insu des sentinelles, il eût réussi à mettre du premier coup, et dans l'ombre, la main sur le célèbre joyau, après avoir réussi à forcer ou à ouvrir la serrure de la cassette dans laquelle il se trouvait enfermé. Cela sentait d'une lieue sa trahison ; il paraissait manifeste qu'il avait agi de connivence avec l'un quelconque des membres de l'escorte du rajah, et que son complice lui avait livré ou vendu les renseignements nécessaires.

Chacun était d'accord sur ce point-là ; mais, pour habilement monté que fût le coup, il avait été déjoué et, grâce à la fidélité vigilante de Mehta Singh, le précieux bijou avait été restitué à son légitime propriétaire ; c'était là l'essentiel et ce que l'on pouvait souhaiter de mieux. Du reste, le jour de la grande solennité approchait et, tout aux préparatifs de la cérémonie, on cessa bientôt de s'entretenir de cette audacieuse tentative de vol.

On cessa d'en parler tant que durèrent les fêtes ; mais à peine s'étaient-elles envolées, à peine le cortège du vice-roi avait-il quitté Delhi, que la rumeur, la nouvelle, pour mieux dire — car on tenait le fait comme certain — courut le camp, où chacun faisait des préparatifs de départ, que la pierre retrouvée entre les mains du voleur assommé par Mehta Singh n'était qu'une mauvaise imitation du diamant, un vulgaire morceau de cristal taillé, et que le véritable Œil de Goona avait bel et bien disparu.

Comparée à la lumière du jour à d'autres joyaux authentiques, la gemme que l'on supposait être l'Œil vert paraissait étrangement terne et manquait de tout éclat. Le rajah lui-même sentit naître des soupçons et, une occasion se présentant à lui, il mandata auprès de lui son lapidaire, à qui un regard suffit pour dénoncer l'imposture.

Singulière découverte que celle-là et à laquelle il était difficile de donner une explication satisfaisante.

À première vue, l'opinion prévalut que deux personnes avaient dû participer au crime et que, en vue de donner le change, et de pouvoir ainsi plus facilement prendre le large, elles avaient imaginé de substituer une pierre fausse au diamant, dont la disparition ne pouvait manquer de provoquer d'immédiates recherches. Les voleurs avaient été interrompus au moment même où ils commettaient leur forfait ; l'un d'eux, celui qui avait pour mission d'emporter le diamant, avait réussi à s'échapper et à

---

<sup>3</sup> George, Lord Curzon (1859-1925), gouverneur général des Indes de 1899 à 1905.

disparaître dans la nuit, cependant que l'autre, avant d'avoir pu accomplir la partie de la besogne qui lui était attribuée, avait été surpris et réduit à l'impuissance par Mehta Singh.

Puis bientôt une seconde hypothèse plus simple, plus plausible aussi, s'était répandue : n'était-ce pas plutôt pendant, ou avant même, le long voyage que le rajah venait de faire pour se rendre de sa principauté à Delhi, que l'Œil de Goona avait été dérobé et la substitution commise, c'est-à-dire plusieurs mois, voire même plusieurs années auparavant ? Ce que le rajah lui-même ignorait, le voleur du camp de Delhi, qui avait payé de sa vie son audacieuse tentative, devait lui aussi l'ignorer.

Des deux hypothèses, cette dernière, paraissant de loin la plus acceptable, fut celle que l'on admit, et d'autant plus volontiers que tous les efforts faits par la police du prince pour éclaircir ce mystère demeurèrent vains.

Arriva l'heure de la dislocation du camp : les tentes abattues furent chargées de nouveau sur les éléphants, dont la troupe, lente et lourde, se dispersa bientôt au croisement des routes ; les princes et leur escorte reprirent chacun le chemin de leurs résidences lointaines, répandant partout sur leur passage la nouvelle de la disparition de l'Œil du Deccan.

Pendant des mois cette nouvelle fit le fond de toutes les causeries, de toutes les discussions dans les bazars de l'Inde entière, sans pourtant qu'on sût rien de nouveau ; jusqu'au jour où courut un bruit mystérieux, qui revêtait tantôt une forme, tantôt une autre, mais suivant lequel Mehta Singh, le Premier ministre, aurait soudain disparu de la cour de Goona. Il se passe, dans ces petits États perdus, des événements souvent ténébreux, sur lesquels les résidents anglais sont beaucoup moins bien renseignés que les gamins des rues.

Mehta Singh avait disparu, tous les propos s'accordaient sur ce point ; mais de quelle manière il avait disparu, personne ne le savait, ou n'en voulait rien dire. Il se pouvait, et la chose n'aurait rien eu ni d'étonnant ni de nouveau, il se pouvait que le rajah, exaspéré par la perte du plus précieux de ses bijoux, eût simplement supprimé celui de ses serviteurs qui, ayant la charge et la responsabilité du trésor, en avait laissé détourner la merveille et n'avait su, quelque soin qu'il eût apporté à ses recherches, la retrouver. L'exécution avait dû être consommée dans le plus grand secret, afin qu'aucun écho n'en parvînt aux oreilles du gouvernement anglais.

Quoi qu'il en fût, le sort de Mehta Singh, qui avait mis à mort le voleur du camp de Delhi, demeura aussi mystérieux que la disparition même de l'Œil de Goona.

## II

Dans la multitude d'étrangers qu'avaient attirés les grandes fêtes de Delhi, il s'en trouvait d'assez nombreux qu'y avait amenés le souci de leurs affaires plutôt que la splendeur du spectacle. Les grandes maisons de commerce d'Europe et des Indes y avaient envoyé des représentants et, d'autre part, nombre de trafiquants, de brasseurs d'affaires, d'agioteurs y étaient venus pour leur propre compte.

Parmi ces derniers se trouvait un certain personnage du nom de Hahn, qui se disait européen, sans préciser à quelle nation il appartenait, et dont la profession était assez difficile à définir. Sans cesse par voies et par chemins, il courait le monde, achetant et revendant tout ce qu'il lui était possible d'acquérir à bon marché et de replacer avec de gros bénéfices, aussi bien tableaux de vieux maîtres italiens qu'objets d'utilité commune.

Hahn parlait presque toujours anglais et signait ses lettres du prénom de Frank ; il est vrai de dire que certains de ses amis l'appelaient Franz, et le léger accent allemand qui pointait dans ses moindres paroles semblait donner raison à ceux qui modifiaient ainsi son prénom ; mais d'autres personnes prétendaient qu'il ne s'appelait ni Frank, ni Franz, ni même Hahn, et qu'il était originaire de Galicie.

Hahn, qui venait de battre les Indes en tous sens, passant d'une principauté à l'autre, y avait écoulé, tant pour son compte personnel que pour le compte de diverses maisons qu'il représentait, tout un stock de fusils de chasse et de meubles anglais modernes ; ensuite, revenu à Delhi et pendant le court séjour qu'il y avait fait, il avait déniché dans la cave d'un riche seigneur une caisse de douze bouteilles de tokay — des magnums —, qui y sommeillaient depuis les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, au beau milieu des fêtes du couronnement, pris soudain d'un violent accès de fièvre et obligé de garder le lit, il avait

mandé auprès de lui Mr. Harvey Crook, qu'il connaissait, et qui, lui-même, était venu à Delhi pour tâcher d'y trouver quelque affaire profitable.

Harvey Crook n'était pas, à proprement parler, ce qu'on appelle un commerçant, quoique en fait, il s'occupât lui aussi de transactions diverses ; mais il n'en faisait que juste ce qui lui était nécessaire pour pouvoir mener le genre de vie qui lui plaisait, soit de voyager sans cesse en quête d'aventures nouvelles. C'était un homme jeune encore, de trente ou trente-cinq ans, sec comme un filin de chanvre neuf, d'assez petite taille, blond en véritable Anglo-Saxon qu'il était, mais bronzé par ses constants voyages.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'il reçut le message de Hahn, avec lequel il n'était pas particulièrement lié. Mais, après réflexion, il se dit qu'aucun des visiteurs qui se trouvaient à Delhi en ce moment n'entretenait avec ledit Hahn des relations plus suivies que lui, et qu'il n'y avait par conséquent rien d'extraordinaire au fait que, malade et pressé par quelque affaire urgente, ce fût à lui qu'il s'adressât. Aussi, après avoir allumé un cigare frais, se décida-t-il à partir aussitôt pour l'hôtel où Hahn le pria de vouloir passer le plus tôt possible.

On l'introduisit dans une chambre aux persiennes hermétiquement closes, ce qui n'alla pas sans l'étonner un peu, car aucune épidémie ne régnait sur la ville, et il était rare qu'un cas de fièvre grave se déclarât à cette époque de l'année. L'accueil enjoué et plein de cordialité que lui fit le malade le rassura bien vite.

« Bonjour, mon cher Crook ! vous m'apparaissez comme un véritable ange de lumière dans les ténèbres qui m'entourent. C'est vraiment aimable à vous d'avoir bien voulu répondre à mon appel.

— Mais nullement ! répondit Crook avec empressement. En quoi puis-je vous être utile ? Vous êtes donc très souffrant ? Vraiment singulier que vous soyez pincé par les fièvres au mois de décembre, quoi !

— Oui ! oui ! sans doute ; mais je suis malheureusement sujet à ces maudites attaques qui vous tombent sur le dos sans rime ni raison. Cependant, depuis une heure à peu près, je me sens mieux. Je ne songe pas à m'en vanter, car je sais fort bien qu'à la fin du jour, il faudra en rabattre. Mais parlons de vous. Quand repartez-vous pour l'Angleterre ? Prochainement, j'imagine ?

— Oui, je compte prendre le premier steamer qui quittera Bombay, après les fêtes. J'ai eu, par bonheur, le flair de retenir à l'avance ma cabine, faute de quoi, j'aurais été obligé de remettre mon départ au bateau suivant ; il y a un monde fou en ce moment.

— C'est donc sur le *Rajapur* que vous vous embarquez ; ce n'est pourtant pas, que je sache, un bateau-poste.

— Non, en effet ! Le steamer de la Compagnie péninsulaire et orientale<sup>4</sup>, qui transporte le courrier, part au commencement de la semaine suivante. Le *Rajapur* est un bateau plus lent, mais je n'ai pu obtenir de cabine qu'à son bord, et je m'en contente. Si, malgré la lenteur du voyage de retour, je puis vous obliger en quoi que ce soit, disposez de moi. »

Harvey Crook était assis au chevet du malade ; Hahn le prit par le poignet et lui dit :

« Voici. J'ai ici une caisse de vin que je vous aurais été vraiment reconnaissant de vouloir bien prendre avec vous. Cela vous dérangerait-il ? Je me dis d'avance à votre entière disposition pour tout service ultérieur que vous pourriez avoir à me demander. Ce vin, j'y tiens beaucoup, autant vous l'avouer ; on en trouverait difficilement de pareil en Europe. »

Le bagage de Harvey Crook consistait en assez peu de chose ; il n'emportait guère avec lui que ce qui lui était strictement indispensable, aussi répondit-il :

« Très bien, très volontiers ! Rien de plus facile. Vous désireriez donc qu'une fois arrivé en Angleterre, je fisse parvenir cette caisse à la personne à qui vous l'avez vendue ?

— Non, non ! non pas ! Je ne l'ai pas encore vendue. Tout ce que je vous demande, c'est de vouloir bien la transporter en Europe, en veillant bien à ce qu'il n'arrive rien aux bouteilles qu'elle renferme. Il va de soi que toutes dépenses sont à ma charge et qu'une fois les bouteilles vendues, je vous ferai une commission sur cette vente. Je puis parfaitement trouver preneur à une centaine de livres, voire même plus, si j'y mets le temps voulu. Il s'agit d'une douzaine de grandes bouteilles de tokay impérial : des

---

<sup>4</sup> *Peninsular and Oriental Steam and Navigation Company* : compagnie de transport maritime fondée en 1822 et plus connue sous le nom de P. & O.

magnums, qui ont quatre-vingts ans de cave, au bas mot. Il y a bien trois quarts de siècle que cette caisse gisait oubliée dans le coin de la cave où je l'ai dénichée. Je l'ai obtenue pour presque rien, je l'ai troquée contre un objet quelconque sans valeur aucune. Elle devait faire partie de quelque cadeau princier adressé peut-être au Grand Mogol lui-même. Ainsi, vous consentiriez à vous en charger ?

— Oui, je vous le répète, volontiers. Mais qu'en ferai-je, une fois arrivé à Londres — où je n'ai nullement l'intention de moisir, je vous l'annonce à l'avance ?

— Ne vous mettez pas en peine de cela, mon cher Crook ; les choses, vous le verrez, s'arrangeront pour le mieux, et dès maintenant je tiens à vous assurer de toute ma reconnaissance. Si je ne vous fais rien savoir avant votre départ, vous trouverez, en tout cas, un mot de moi à votre arrivée au pays, puisque le courrier, alors même que partant plusieurs jours après vous, atteindra Londres avant que vous y soyez vous-même. Au besoin, je vous câblerai mes instructions. Quelque moyen que j'emploie, le jour même de votre débarquement, vous aurez des nouvelles de moi. Je puis vous garantir que je m'arrangerai de façon que ce service ne vous cause pas le moindre ennui, pas le moindre ! Consentiriez-vous à emporter cette caisse aujourd'hui même ? J'ai hâte que cette affaire soit terminée, et du reste je ne voudrais pas vous obliger à revenir à seule fin de prendre ce colis.

— Comme il vous plaira. Où est-elle ? Je vais faire avancer une *ekka*<sup>5</sup>.

— Vous êtes infiniment aimable ; j'éprouve quelque remords de vous mettre ainsi à réquisition ; mais je n'ai aucun ami ici à qui je puisse confier cette mission, et je n'ose guère m'adresser au premier venu, vous comprenez ! J'ai donc pensé à vous, que je connais de longue date et en qui j'ai la plus entière confiance, vous ne l'ignorez pas, n'est-ce pas, mon cher Crook ?

— Très obligé ! répondit Crook avec un sourire un peu contraint ; d'autant plus obligé que le compliment est plus rare ; on ne me l'a pas prodigué jusqu'à présent.

— Ah ! mais, si d'autres en doutaient, ce qui me surprendrait fort, je sais, moi, qu'on peut se commettre absolument à vous, mon cher Crook », continua l'autre, les regards étroitement attachés sur la figure du jeune homme. « J'ai l'intime persuasion que vous ne trahirez pas la confiance que je place en vous, surtout quand je vous aurai dit que cette opération est d'importance pour moi qui ai d'assez grosses charges de famille. Mes affaires ont plutôt mal marché ces temps derniers et, dame, cent livres sterling, ou même quatre-vingt-dix ou quatre-vingts, si les circonstances m'obligeaient à abaisser mes prix, arriveront à souhait ; j'en ai un besoin plus grand que vous ne le supposez peut-être ; mais passons. Où logez-vous à Londres ?

— À l'hôtel Standish ; tout message qui me sera expédié à cette adresse, ou encore à l'Aborigène Club, est sûr de me parvenir.

— Je vous remercie encore une fois, et de tout mon cœur, mon cher Crook », conclut Hahn, saisissant avec effusion la main de son interlocuteur. « A-t-on fait avancer votre *ekka* ? Je ne vous retiens pas davantage ; c'est si aimable à vous d'avoir bien voulu répondre à mon appel. Jusqu'au revoir, donc. J'attends le docteur d'un instant à l'autre. Et, tenez, laissez-moi vous recommander une fois de plus d'avoir le plus grand soin qu'aucune de ces bouteilles ne soit brisée, n'est-ce pas ? Ce serait désastreux, vraiment. La douzaine se trouverait, de ce fait, dépareillée, et perdrait beaucoup de sa valeur. C'est une des raisons qui m'ont fait vous prier de vous charger de ce colis, il est si important qu'on en ait soin, vous comprenez ? Au revoir encore. »

Harvey Crook s'en fut, un peu interloqué, un peu amusé aussi de ces multiples et si minutieuses recommandations. Qu'était-ce, après tout, pour un homme comme Hahn, qu'une centaine de livres de plus ou de moins ? L'affirmation que ses affaires avaient mal marché ces derniers temps n'avait nullement convaincu Crook. Il est vrai que lorsqu'on a femme et enfants, on regarde de plus près aux bénéfices d'une affaire ; mais encore, n'était-ce pas bien plutôt ladrerie naturelle que préoccupation de famille ?

---

<sup>5</sup> Carriole tractée par un seul cheval, en usage dans le nord de l'Inde.